

Les logements de la mobilité (XVII^e-XXI^e siècle)

sous la direction de

Eleonora Canepari et Céline Regnard



KARTHALA

MAISON MÉDITERRANÉENNE DES SCIENCES DE L'HOMME

Lieu d'échanges et de conflits, de circulation et de confrontation des hommes, des biens, des savoir-faire, des langues et des idées, la Méditerranée invite à la comparaison des espaces, des temps, des pratiques. Son histoire, faite d'expériences à mettre au jour, incite à mesurer échecs et succès et à apprécier la part de la réalité, de l'utopie, du désenchantement et des anticipations fondatrices.



Les logements de la mobilité (XVII^e-XXI^e siècle)

sous la direction de
Eleonora Canepari et Céline Regnard

La question du logement des populations mobiles du XVII^e siècle à nos jours est au centre de cet ouvrage. En portant la focale sur ces lieux-carrefours qui sont les « logements de la mobilité », ce livre entend étudier les modes d'habiter comme autant d'expressions de la mobilité. Les contributions réunies s'intéressent donc davantage à la production de ces lieux, à leurs formes et à leurs fonctions, qu'à une étude des structures d'accueil étatiques ou municipales des populations mobiles. L'accent est mis sur le rôle des individus dans l'espace – urbain ou rural –, indépendamment de la durée de leur passage, dans une perspective au ras du sol. Ainsi, les garnis, les bidonvilles, les caravanes, les hôtels meublés, les gourbis, les camps de transit, les squats, les auberges, les fondouks, les tentes, les abris ou encore les bains-douches sont le produit d'une diversité de façons d'habiter la mobilité, de par leurs structures architecturales et les relations sociales qui s'y tissent. L'examen de ces lieux, formes et conditions de vie vient enrichir une histoire des populations mobiles dans la longue durée.

Eleonora Canepari, chercheur en histoire moderne à Aix-Marseille Université, TELEMMe (AMU, CNRS), titulaire d'une chaire d'excellence A*MIDEX, est spécialiste des migrations et de la mobilité urbaine en Italie à l'époque moderne.

Céline Regnard, maître de conférences en histoire contemporaine à Aix-Marseille Université, TELEMMe (AMU, CNRS), membre de l'Institut universitaire de France, est spécialiste de l'histoire des migrations à Marseille à l'époque contemporaine.

Ont contribué à cet ouvrage : Anna Badino, Beya Abidi-Belhadj, Riadh Ben Khalifa, Julie Chapon, Massimiliano Crisci, Morgane Dujmovic, Claire Lévy-Vroelant, Silvia Lucciarini, Béatrice Mésini, Filippo Orsini, Luca Salmieri, Dhaker Sila, Assia Touarigt Belkhodja, Jean-Baptiste Xambo.

Les logements de la mobilité (xvii^e-xxi^e siècle)

Ce travail a bénéficié d'une aide du gouvernement français au titre
du Programme Investissement d'Avenir, Initiative d'Excellence
d'Aix-Marseille Université – A*MIDEX



ISBN : 978-2-8111-2516-5

© Aix-Marseille Université, CNRS,
MMSH, 13094 – Aix-en-Provence
<http://mmsh.univ-aix.fr>

© Éditions Karthala
22-24 bd Arago, 75013 – Paris
<http://www.karthala.com>
paiement sécurisé

2018

Illustration de couverture : Rue Pierre qui rage n° 3, Hôtel de Jérusalem et de Palestine. Détail.
Musée des photographies documentaires de Provence (2-53B3044), Marseille, Bibliothèque
municipale – Domaine public.

Les logements de la mobilité (xvii^e-xxi^e siècle)

sous la direction de
Eleonora Canepari et Céline Regnard

Karthala
Maison méditerranéenne des sciences de l'homme

Collection L'atelier méditerranéen
Directeur de la collection : François Quantin
Secrétariat de rédaction : Gisèle Seimandi

- Mégapoles méditerranéennes*, sous la direction de C. Nicolet, R. Ilbert et J.-C. Depaule, 2000
- Valeur et distance. Identité et société en Égypte*, sous la direction de C. Décobert, 2000
- Techniques et sociétés en Méditerranée*, édité par J.-P. Brun et Ph. Jockey, 2001
- L'anthropologie de la Méditerranée*, sous la direction d'A. Blok, C. Bromberger et D. Albera, 2001
- La Méditerranée des réseaux*, sous la direction de J. Cesari, 2002
- Nourrir les cités de Méditerranée*, sous la direction de B. Marin et C. Virlouvet, 2004
- La Méditerranée des anthropologues*, sous la direction de D. Albera et M. Tozy, 2005
- Enjeux d'histoire, jeux de mémoire. Les usages du passé juif*, sous la direction de J.-M. Chouraqui et G. Dorival, 2006
- Gens de passage en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne*, sous la direction de C. Moatti et W. Kaiser, 2007
- Saint et sainteté dans le christianisme et l'islam. Le regard des sciences de l'homme*, sous la direction de N. Amri et D. Gril, 2007
- Marbres et autres roches de la Méditerranée antique : études interdisciplinaires*, sous la direction de Ph. Jockey, 2009
- La raison du mouvement. Territoires et réseaux de migrants albanais en Grèce*, P. Sintès, 2010
- Les acteurs des transformations foncières autour de la Méditerranée au XIX^e siècle*, sous la direction de V. Guéno et D. Guignard, 2013
- La loge et le fondouk. Les dimensions spatiales des pratiques marchandes en Méditerranée. Moyen Âge – Époque moderne*, sous la direction de W. Kaiser, 2014
- Juives et musulmanes. Genre et religion en négociation*, sous la direction de L. Anteby-Yemini, 2014
- Pêches méditerranéennes. Origines et mutations. Protohistoire-XX^e siècle*, sous la direction de D. Faget et M. Sternberg, 2015
- Pollutions industrielles et espaces méditerranéens. XVI^e-XX^e siècle*, sous la direction de L. Centemeri et X. Daumalin, 2015
- Dire l'architecture dans l'Antiquité*, sous la direction de R. Robert, 2016
- Penser le service public en Méditerranée. Le prisme des sciences sociales*, sous la direction de G. Gallenga et L. Verdon, 2017
- Migrations et temporalités en Méditerranée. Les migrations à l'épreuve du temps (XVII^e-XX^e siècle)*, sous la direction de V. Baby-Collin, S. Mazzella, S. Mourlane, C. Regnard et P. Sintès, 2017
- Moissonner la mer. Économies, sociétés et pratiques halieutiques méditerranéennes (XI^e-XX^e siècle)*, sous la direction de G. Buti, D. Faget, O. Raveux, S. Rivoal, 2018

Les auteurs

- Beya ABIDI-BELHADJ, Université de la Manouba, FLAHM – LAAM,
Tunis, Tunisie
- Anna BADINO, Università degli Studi di Firenze, SAGAS, Florence, Italie
- Riadh BEN KHALIFA, Université de Tunis, FSHST– LHESM,
Tunis, Tunisie
- Eleonora CANEPARI, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMMe, A*MIDEX,
Aix-en-Provence, France
- Julie CHAPON, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, CRH – UMR
LAVUE 7218 CNRS, UR6 – INED, Paris, France
- Massimiliano CRISCI, CNR, Istituto di Ricerche sulla Popolazione
e le Politiche Sociali (IRPPS), Rome, Italie
- Morgane DUJMOVIC, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMMe,
Aix-en-Provence, France
- Claire LÉVY-VROELANT, Université Paris 8, Saint-Denis, France
- Silvia LUCCIARINI, La Sapienza Università di Roma, Rome, Italie
- Béatrice MÉSINI, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMMe,
Aix-en-Provence, France
- Filippo ORSINI, Dipartimento di Architettura e Studi Urbani, Politecnico
di Milano, Milan, Italie
- Céline REGNARD, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMMe, IUF,
Aix-en-Provence, France
- Luca SALMIERI, La Sapienza Università di Roma – DiSSE, Rome, Italie
- Dhaker SILA, Université de Kairouan, Tunisie
- Assia TOUARIGT BELHODJA, Université de Paris Sorbonne, Paris, France
- Jean-Baptiste XAMBO, CRH, EHESS, Paris, France

Sommaire

Introduction – Eleonora Canepari, Céline Regnard	11
---	----

Partie 1 – Logeurs et logés

Jean-Baptiste Xambo, <i>Habitat temporaire et ressources locales. Les locataires « à la nuit » du quartier des Grands Carmes (Marseille, 1756-1768)</i>	25
Anna Badino, « Je devais laver le linge pour tout le monde... » <i>Hospitalité et cohabitation dans l'expérience des femmes et des enfants : le cas des migrations dans les années 1960 à Turin</i>	45
Riadh Ben Khalifa, <i>Aux marges de la ville de Nice : aspects de la précarité des Maghrébins dans le bidonville de la Digue des Français (1969-1976)</i>	63
Béatrice Mésini, <i>Les Roms s'acampent sur le carreau de la mine : transit, translation et transition résidentielle (2012-2017)</i>	83

Partie 2 – Du logement aux territoires

Céline Regnard, <i>Du pont du bateau à l'hôtel pour émigrants. Les Syriens en transit à Marseille entre habitat et habiter (1887-1913)</i>	103
Beya Abidi-Belhadj, <i>Mobilité et aménagement de l'habitat rural dans la plaine de la basse vallée de la Medjerda, Tunisie (XIX^e-XX^e siècles)</i>	121
Luca Salmieri, Filippo Orsini, « La mer ne baigne pas Domitia ». <i>Les logements temporaires dans le territoire délaissé de Naples</i>	141
Massimiliano Crisci, Silvia Lucciarini, <i>D'une précarisation à l'autre. Mobilité résidentielle et politiques du logement à Rome</i>	163
Morgane Dujmovic, <i>Entre passage et ancrage : les logiques territoriales des « camps de transit » en Croatie</i>	183

Partie 3 – Structures plurielles

Eleonora Canepari, <i>À la croisée des chemins. Les auberges de la campagne romaine (XVI^e-XVIII^e siècles)</i>	207
Assia Touarigt Belkhodja, <i>Reconstitution de quatre fondouks (funduq-s) algérois de la période ottomane : les archives militaires françaises à l'épreuve de l'« archéologie du disparu »</i>	223
Dhaker Sila, <i>Les fondouks de Tunis aux XVI^e et XVII^e siècles</i>	247
Claire Lévy-Vroelant, <i>Les bains-douches parisiens des années 1920 à nos jours : de l'annexe du logement à l'aménité éphémère</i>	275
Julie Chapon, <i>Mobilités et habitat non ordinaire entre Montpellier et les Cévennes</i>	297

Introduction

Le rapport des migrants à la ville n'a cessé d'interroger les sciences sociales depuis l'École de Chicago, qui a théorisé l'intégration et l'agrégation des populations externes comme modèle de développement urbain. Si les apports et les méthodes de cette sociologie urbaine fondatrice ont profondément renouvelé l'approche des migrations, les relations des migrants à l'urbain et au territoire en général ont depuis été reconsidérées.

11

Il y a près de vingt ans, l'historien Bernard Lepetit mettait l'accent sur la capacité des «étrangers» non seulement à s'approprier l'espace de la ville – espace d'arrivée ou de passage – mais à le construire, grâce à la «création de formes» : «Cette appropriation, on peut imaginer qu'elle passe par la création de formes. Certaines relèvent du bricolage éphémère [...]. Certains bricolages procèdent d'une concrétion lente. Au contraire, certaines créations de formes relèvent de ce qu'on peut appeler un geste architectural destiné à marquer une présence»¹. On retrouve ici l'apport fondamental d'Henri Lefebvre qui, par la notion de «production d'espace», a ouvert la voie à une réflexion sur l'espace comme produit de la société qui l'habite, l'occupe, se le représente ou le contrôle. Faisant écho à ces deux héritages, ce volume aborde l'espace comme le produit de la mobilité des habitants et identifie le rôle joué par la mobilité dans sa construction comme un sujet d'étude à part entière. Les formes qui font l'objet de cet ouvrage sont les logements de mobilité du ^{xvii}e siècle à nos jours.

Notre point de départ est la complémentarité entre les mobilités des individus qui se déplacent et la sédentarité de ceux qui résident de façon stable dans des espaces que ces parcours traversent. Il s'agit de considérer la mobilité non pas comme un facteur externe aux espaces traversés, mais comme une cause essentielle de leur changement continu, de leur plasticité et de leurs reconfigurations au gré des recompositions sociales. En laissant volontairement de côté les espaces communautaires, et en nous plaçant dans une perspective plus large que celle du rapport des migrations à la ville, nous avons choisi d'envisager la mobilité comme transversale

¹ B. Lepetit, 1999, p. 13.

à la société. Cela permet de dépasser la dichotomie natifs/étrangers pour nous concentrer sur des différences déterminées par les temporalités, et appréhendées grâce aux notions d'enracinement et de passage. Ce faisant, ce volume entend tenir compte des perspectives récentes de la recherche en histoire des migrations, qui, suivant la voie ouverte par *Established and outsiders* de Norbert Elias et John Scotson, cherchent à sortir d'une approche exclusivement nationale-culturaliste, et à montrer que la lecture en termes de résidence permanente, transitoire ou temporaire est plus pertinente. Cet ouvrage s'inscrit dans une approche renouvelée et interdisciplinaire de l'étude des mobilités, adoptant une perspective « biographique, contextualisée et intégrée » de la circulation des individus ou des groupes aux territoires qu'ils fréquentent, telle qu'elle a été mise en œuvre récemment en sociologie et en géographie par exemple.

12

Au cours des dernières années, les recherches sur les étrangers dans les villes modernes ont complexifié notre vision sur leur statut dans la société d'arrivée, jusqu'à proposer une redéfinition de la notion d'étranger, liée au degré d'enracinement dans la ville plutôt qu'aux origines géographiques. Plusieurs auteurs ont en effet souligné que la ville moderne opère une distinction entre les résidents stables/enracinés d'un côté, et les habitants temporaires/déracinés de l'autre. Pour ne pas être considéré comme étranger et avoir ainsi accès à certaines ressources urbaines, le lieu de naissance n'a pas d'importance mais il est, en revanche, obligatoire de résider en ville depuis un certain nombre d'années, durée qui varie selon les lieux. On peut donc adhérer au corps social de la ville (devenir résident permanent ou même citoyen) tout en étant né ailleurs, et, inversement, tout en étant autochtone, on peut perdre son inscription locale lorsque l'on réside longtemps dans un autre lieu. L'instabilité et la discontinuité de la résidence sont donc les critères qui définissent la condition d'étranger, comme Simona Cerutti l'a récemment mis en évidence.

D'une façon plus générale, l'histoire des mobilités modernes et contemporaines a bénéficié ces vingt dernières années d'une ouverture aux autres sciences sociales et d'une attention particulière portée à la longue durée. Des notions comme le transnationalisme, le champ migratoire, la circulation sont à présent utilisées pour des travaux à petite ou à grande échelle, portant sur le monde rural ou sur les villes du ^{xvi}^e au ^{xxi}^e siècle. Des historiens anglo-saxons, notamment, ont insisté sur la nécessité de décloisonner l'histoire des mobilités, tant sur le plan chronologique que territorial, et de reconsidérer les facteurs poussant les individus au départ. L'accent a également été porté sur les recompositions sociales permanentes des sociétés d'installation. Un historien comme Samuel L. Bailey, à travers l'exemple des Italiens à Buenos Aires et à New York, met en évidence non seulement ces circulations transatlantiques et les connexions entre ces diasporas italiennes, mais compare aussi le processus de construction

des quartiers italiens de Bocca et de Little Italy dans ces deux villes. Il montre que l'étude des logements est un point d'entrée privilégié pour comprendre les trajectoires vers et dans la ville, donc pour analyser la façon dont les individus mobiles interagissent avec une société, par exemple dans le domaine de l'emploi. Une autre étude comparative, celle de Judith Rainhorn sur les Italiens de Paris et de New York à la fin du XIX^e siècle, insiste sur la contribution des mobilités à l'élaboration concrète des territoires, des quartiers, ainsi que des activités sociales et économiques qui les structurent. Son étude de l'East-Harlem italien et de La Villette est à ce titre très éclairante, car il s'agit de quartiers périphériques à l'époque que l'installation des populations mobiles contribue à densifier et à urbaniser. Enfin, pour ce qui est de l'espace français, l'étude des mobilités nationales, longtemps dominée par une histoire de l'exode rural, a opéré une mue vers une attention aux mobilités qui embrasse de multiples parcours d'une campagne à une autre, d'une ville à une autre ou à l'intérieur même de ces espaces. Ainsi, le travail d'Alain Faure et Jean-Claude Farcy sur la mobilité d'une génération de Français analyse l'ensemble des déplacements vers et dans Paris à la fin du XIX^e siècle.

13

Ces travaux ont donc montré qu'il existe de nombreuses interactions entre la ville et ses résidents temporaires. En premier lieu, on peut citer le marché du travail, qui dépend étroitement de la présence d'une main-d'œuvre temporaire ou saisonnière. Sa présence crée un type d'économie spécifique, celle de l'hospitalité, reposant sur les arrangements locatifs et sur des réseaux qui lient les bailleurs, les hôteliers et les employeurs. Un autre exemple de ces interactions est la question des frontières de la ville et de la gestion des aires suburbaines formées par des flux de migrants évoluant sans cesse entre la ville et la campagne, celle-ci se caractérisant par une forte présence des travailleurs saisonniers. Mentionnons aussi les mobilités cycliques, régulières, comme celles qui sont liées au commerce itinérant, qui créent des espaces spécifiques et des formes architecturales adaptées – marchés, auberges, fondouks – qui contribuent à la transformation des espaces ruraux ou urbains. Enfin, dans un contexte plus contemporain, les regroupements de migrants ou de réfugiés contribuent eux aussi à la formation de territoires, éphémères ou durables, comme les camps, en ville ou à la campagne.

À partir de ces constats, les contributions réunies dans ce volume évitent résolument de se centrer sur les étrangers en tant que producteurs d'espaces communautaires, mais portent plutôt l'accent sur la co-construction de la ville et de ses lieux par les mobilités des individus « de passage », « temporaires », « *unsettled* », non enracinés, nouveaux arrivants : toutes celles et tous ceux que la récente historiographie a identifiés comme les « vrais » étrangers. Comment donc est-il possible d'étudier les processus de co-construction de l'espace et le rôle que les individus et les groupes « de

passage» y jouent ? Comment en saisir la dimension spatiale et décrire des formes urbaines que Lepetit même avait qualifiées d'«éphémères» ?

La proposition avancée par ce volume est de garder la focale sur les lieux et d'étudier les modes d'habiter comme autant d'expressions de la mobilité. L'analyse de structures résidentielles permet en effet de retracer des présences, certes parfois temporaires et souvent faiblement enracinées, mais qui sont considérables du point de vue quantitatif, et de le faire avec une perspective «au ras du sol». En effet, plutôt que de s'intéresser aux structures utilisées par les autorités municipales et nationales pour faire face à la mobilité, les contributions réunies dans ce volume sont centrées sur la production de lieux, selon une perspective *from below* qui met en évidence le rôle des individus dans l'espace, indépendamment de la durée de leur «passage». Nous souhaitons nous inscrire dans la continuité des études, telles que celles de Daniel Roche, Alain Faure et Claire Lévy-Vroelant, qui ont porté une attention spécifique au logement de passage et aux «chambres en ville», en les identifiant comme des éléments faisant partie intégrante de l'espace urbain. Le choix de privilégier une entrée par les lieux n'est pas le fruit du hasard, mais un moyen qui nous permet de laisser de côté une approche «catégorisante» des individus étudiés (qui repose sur des dichotomies telles que marginaux/enracinés, natifs/étrangers), pour saisir plutôt les formes de la présence, en ville comme à la campagne, de ceux qui sont censés être «de passage», et qui, par leurs parcours d'appropriation de l'espace, contribuent fortement à le façonner.

Cette approche permet d'appréhender la mobilité au-delà de l'origine géographique des individus et de la durée de leur séjour dans l'espace étudié. Prenons le cas des garnis : si l'on s'intéresse à ceux qui y habitaient, on peut saisir des points de contact entre des segments de la population qui sont généralement décrits comme n'ayant pas de points de convergence. On observe en effet que les garnis sont habités, non seulement par des étrangers originaires d'autres villes ou d'autres pays, mais aussi par des natifs, et que, à la variété des origines géographiques s'associe l'homogénéité sociale et professionnelle. On remarque également que les situations qui peuvent amener les individus à résider en garnis sont très diversifiées : à côté de ceux qui y sont de passage, en transit avant de partir vers un autre pays, on trouve ceux qui se déplacent au sein de la ville et qui déménagent au gré des emplois trouvés, ainsi que les migrants saisonniers et circulaires. La dimension du «passage» est donc un élément fédérateur de parcours qui n'ont pas nécessairement d'autres points de convergence. Comme l'écrit Claire Lévy-Vroelant à propos des hôtels meublés, «on trouve dans ces logements des personnes dont les perspectives de mobilité sont extrêmement différentes : d'une part, les très mobiles, pour lesquels le passage en meublé correspond à une période bien particulière de leur vie, et qui utilisent ce parc comme un tremplin et le vivent comme tel (décohabitation des jeunes,

divorce, mobilité professionnelle, etc.); d'autre part, les sédentaires, qui n'ont aucune perspective d'intégration d'un logement ordinaire, ni dans le parc privé ni dans le parc social»². Ainsi, C. Lévy-Vroelant met l'accent sur la temporalité différente de ces séjours : si, pour certains, il s'agit d'une expérience limitée dans le temps, pour d'autres, ce qui devait être un « passage » devient souvent une situation définitive. En effet, les situations de transit et de précarité résidentielle peuvent être aussi bien temporaires (il suffit de penser aux phases initiales de l'installation en ville) que définitives, comme dans les processus de paupérisation.

Le thème des liens entre mobilité et habitat est abordé ici dans un cadre chronologique large, qui va du ^{xvii}e siècle à nos jours. C'est le résultat d'une approche interdisciplinaire impliquant la participation des sciences qui étudient la société d'aujourd'hui, telles que la sociologie ou la géographie urbaine, à l'approche historique, dont les analyses centrées sur les mobilités du passé permettent d'appréhender des continuités inattendues, et d'établir des comparaisons dont la pertinence est assurée par la spécificité de l'objet d'étude, c'est-à-dire le logement dans ses liens à la mobilité.

15

En ce qui concerne les terrains des enquêtes réunies dans ce volume, il s'agit d'un ensemble spatial très varié – France, Italie, Tunisie, Croatie, Algérie –, dont l'unité est assurée par le cadre géographique fédérateur de ces terrains, qui est la Méditerranée et ses deux rives nord et sud. La variété des terrains est liée au choix de prendre en compte non seulement les villes mais aussi la campagne, l'urbanité n'étant pas à nos yeux un critère discriminant. En privilégiant une visée spatialement large, l'objet « logement de la mobilité » peut être appréhendé non seulement comme un élément essentiel du paysage urbain, mais aussi comme l'expression matérielle de parcours qui relie des espaces de nature différente.

Les trois parties du volume correspondent à autant de focales que l'on peut adopter pour saisir les liens entre logements et mobilités.

La première partie réunit les contributions qui se penchent plus spécifiquement sur les logeurs et les logés ainsi que sur les relations entre eux. Il est question ici de s'interroger sur la façon dont les logements temporaires s'inscrivent dans les trajectoires individuelles ou collectives, et sur la manière dont ces formes d'habiter croisent les catégories socioprofessionnelles, celles d'âge et de genre.

L'article de Jean-Baptiste Xambo a pour objet les habitants des garnis du quartier des Grands Carmes à Marseille, au cours de la seconde moitié du ^{xviii}e siècle. Grâce aux sources de police, qui enregistrent les noms des logeurs et le passage de leurs clients, l'article met en évidence le rôle

² C. Lévy-Vroelant, 2003, p. 105.

du garni dans l'accès aux ressources locales des populations mobiles, notamment le travail et la charité. La reconstruction de quelques parcours résidentiels, qui se développent entre différents garnis et sur plusieurs années, permet de décrypter les logiques du regroupement, centrées sur l'appartenance professionnelle plutôt que sur l'origine géographique.

Dans l'article d'Anna Badino, la précarité des modes d'habiter est identifiée comme l'un des éléments centraux qui déterminent l'expérience des immigrés d'Italie du Sud à Turin dans les années 1950. A. Badino s'intéresse aux femmes et aux enfants, pour lesquels la dimension domestique est particulièrement pertinente. La cohabitation entre migrants des mêmes villages est décrite aussi bien du point de vue des logés que des logeurs, et se révèle être spécialement difficile pour les femmes, du fait de la promiscuité et de la charge de travail domestique accru. Selon A. Badino, étudier l'expérience du mal-logement des femmes et des enfants migrants peut apporter un éclairage nouveau sur leurs itinéraires et choix, cette première phase du processus migratoire représentant un moment crucial dans la formation des aspirations futures.

L'expérience du logement précaire est également décrite par Riadh Ben Khalifa dont l'article a pour objet le bidonville de la Digue des Français à Nice dans les années 1970. Du fait de l'absence d'une véritable politique de logement des travailleurs immigrés dans les Alpes-Maritimes, le bidonville devient un lieu à la fois d'habitat, de vie et de sociabilité. Rebaptisé *El Oued*, cet espace non aménagé cristallise des formes de précarité qui se concrétisent par l'insalubrité, la violence, et ce que R. Ben Khalifa appelle la « misère sexuelle ». Le cadre de vie communautaire se superpose à des formes d'autogestion du bidonville, et favorise la violence qui a, parmi ses objectifs, le contrôle des ressources. De ce fait, l'expérience que les habitants font de ce lieu est marquée par le sentiment d'insécurité.

Le vécu du processus d'installation est également au centre de la contribution de Béatrice Mésini, qui décrit l'arrivée et l'ancrage de familles roms à Gardanne du point de vue des élèves d'un lycée agricole local. B. Mésini choisit comme point d'observation des dynamiques d'installation et d'accueil le travail effectué par les lycéens dans le cadre d'un dispositif pédagogique sur la cohabitation des citadins méditerranéens. Dans le cas de Gardanne, la mobilisation à la fois citoyenne, institutionnelle et politique est l'élément clé, qui permet d'accompagner les familles dans un passage à fort risque de détresse : celui de la condition de transit (bivouacs, escales et changements fréquents de site), à un état plus stable qui est une étape vers ce que B. Mésini appelle la « transition résidentielle dans la société locale et régionale ».

L'inscription territoriale des logements de la mobilité, c'est-à-dire leur rapport au cadre spatial plus large, fait l'objet de la deuxième partie,

bien que ce thème émerge également à plusieurs reprises au cours de la première partie. L'étude des cas tels que les espaces périurbains, les réseaux d'accueil de la mobilité et les camps de transit, permet d'appréhender la notion de territoire en relation avec la mobilité de ceux qui le traversent et s'y installent.

La ville de Marseille comme lieu de passage des migrants «syriens» fait l'objet de l'article de Céline Regnard, qui s'intéresse au transit des populations en provenance du Moyen-Orient, entre 1887 et 1913. Après avoir décrit l'implantation spatiale des logements ainsi que les conditions de vie dans ceux-ci, littéralement «du pont du bateau aux hôtels pour émigrants», C. Regnard s'interroge sur le rapport de ces migrants à la ville. La durée de leur séjour (de quelques jours à quelques semaines) et les endroits qu'ils fréquentent sont autant d'éléments qui indiquent une relation «de surface» : du fait de leur situation de transit, les émigrants «syriens» sont à Marseille sans vraiment le vouloir, ils sont là mais ils projettent déjà ailleurs. C'est là, selon C. Regnard, que réside leur capacité à s'adapter à un habitat précaire, supporté parce que conçu comme une simple étape dans un projet migratoire bien plus large.

17

Dans l'article de Beya Abidi-Belhadj, l'habitat temporaire des populations mobiles est analysé dans le cadre des évolutions de la plaine de la basse vallée de la Medjerda, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Si la présence de tentes et de gourbis a toujours caractérisé ce territoire, les habitations en dur (les douars et les mechtas) ont été considérées comme une étape dans le processus d'abandon de la mobilité, à la suite de la colonisation. Toutefois, selon B. Abidi, la mobilité ne disparaît pas mais change de nature, et se réorganise en fonction du nouveau découpage spatial et des nouveaux rythmes de production. Ainsi, on observe de nouvelles formes de mobilité et d'habiter, les migrations temporaires de travail se transformant en migrations de peuplement, avec un fort impact sur l'urbanisation de la plaine.

Dans le cas décrit par Luca Salmieri et Filippo Orsini, on peut plutôt parler d'un processus de «post-urbanisation», qui se développe là où le Villaggio Coppola-Pinetamare est situé dans l'hinterland napolitain. Conçu comme un ensemble de résidences secondaires pour familles en quête d'évasion de la ville et de contact avec la nature, le village est rapidement délaissé et se transforme en un lieu dégradé où les migrants, notamment en provenance d'Afrique, trouvent un abri temporaire. Ils l'habitent en mettant en place des pratiques de réutilisation des matériaux et du bâti existant et des activités qui relèvent de l'économie informelle.

Avec l'article de Massimiliano Crisci et Silvia Lucciarini, le développement du territoire de la ville de Rome et la mobilité de sa population sont mis en relation avec la crise du logement. L'article se penche sur les liens

entre les évolutions démographiques et les politiques publiques, orientées vers l'intervention d'urgence et dépourvues de logiques à long terme. Cette dynamique de « désengagement » de l'État est d'autant plus problématique que le processus de paupérisation de larges couches de la population de la ville a un impact profond sur un marché locatif officiel saturé, duquel les plus défavorisés sont exclus, sans avoir d'autre solution que le recours au marché informel, avec l'absence de droits qui y est associée.

Le processus de production de localités et de territorialités est abordé dans l'article de Morgane Dujmovic à partir des « camps de transit » en Croatie, grâce à une approche à différentes échelles, dont la plus large est celle de l'encampement comme dispositif des politiques nationales et européennes. L'intérieur des camps est étudié pour saisir les pratiques et les interactions qui relient les acteurs coprésents, tandis que leurs environs sont observés afin de décrire l'impact économique et social de ces dispositifs. À travers le cas du camp d'Opatovac, M. Dujmovic montre que son installation a un impact, notamment sur le marché des fournitures, du travail et du logement de Tovarnik. Ce faisant, le camp devient un élément central dans le processus de construction des territorialités.

La troisième partie, enfin, aborde les logements de la mobilité dans leur dimension de « structures » ayant des fonctions et des formes matérielles spécifiques. Au lieu de tenter une typologie de logements de la mobilité, nous avons choisi de mettre l'accent sur la pluralité des formes et des fonctions qui caractérisent ces structures. Chacune d'entre elles correspond en effet à un mode d'habiter en mouvement : que ce soient les fondouks des villes de la période ottomane, les campements des Roms ou les bains-douches de nos jours, il s'agit dans tous les cas des formes que la mobilité des individus prend dans l'espace que ceux-ci habitent.

L'article d'Eleonora Canepari remonte au ^{xvii}^e siècle pour illustrer le rôle joué par les auberges rurales, qui fonctionnent non seulement comme des haltes dans les chemins vers la ville (ou en provenance de celle-ci), mais aussi comme des points de restauration, des lieux où les premiers soins sont fournis en cas de maladie (surtout des salariés agricoles), ainsi que des endroits où la présence humaine se concentre, dans ce « désert » qu'est la campagne romaine. De ce fait, ces auberges se situent à la croisée non seulement des voies mais aussi des chemins des individus qui traversent les espaces ruraux et qui n'ont pas nécessairement d'autres points de convergence.

Des auberges romaines on passe aux fondouks algérois de la période ottomane avec l'article d'Assia Touarigt Belkhodja. La médina d'Alger ayant perdu une grande partie de son bâti historique précolonial, l'auteur recourt à une « archéologie du disparu », fondée sur les sources des archives militaires françaises. L'utilisation de cette documentation permet de saisir

la spécificité de la dimension architecturale de ces bâtiments, destinés à accueillir de manière temporaire des populations mobiles. Situés à la fois *intra* et *extra-muros*, les fondouks ont des liens très étroits avec les souks, ce qui révèle la nature « mixte » de ces édifices, entre accueil et commerce.

De ce fait, Dhaker Sila met en évidence l'importance de ces constructions dans la trame urbaine de Tunis au cours des ^{xvii} et ^{xviii} siècles. En utilisant les actes de *waqf*, D. Sila retrace les liens entre le développement urbanistique de la ville et les interventions des autorités qui font l'acquisition des fondouks existants où ils en édifient de nouveaux. Destinés à héberger les gens de passage, les fondouks sont aussi des centres d'activités commerciales et artisanales dont la construction contribue au développement économique de la ville de Tunis.

Si les fonctions des fondouks sont liées essentiellement à l'hébergement des individus et au stockage des marchandises, celles des bains-douches parisiens étudiés par Claire Lévy-Vroelant ne relèvent pas seulement de l'hygiène, mais aussi d'un ensemble de ressources définies par la notion d'hospitalité au sens large. Initialement destinés à une population stable, les bains-douches sont aujourd'hui fréquentés par une population qui n'a pas les moyens de se laver chez soi, du fait de la précarité de ses conditions de vie. L'utilisation de ces structures lui permet ainsi de « redevenir une personne fréquentable dans la société environnante », et a trait à plusieurs questions fondamentales, telles que celles de l'« intégration » ou des droits d'accès aux ressources – l'eau, dans ce cas.

La variété des formes de logement non ordinaire est au cœur de l'article de Julie Chapon qui se penche sur deux terrains en Languedoc-Roussillon : un chantier de bâtiment et les alentours d'un marché. Grâce à la reconstruction des trajectoires résidentielles, professionnelles et familiales, J. Chapon met en évidence l'existence d'un continuum entre les différents modes d'habiter, ordinaires ou non ordinaires (en camion, caravane, yourte, bivouac, etc.). Pour ce faire, l'enquête est menée dans des lieux qui sont autant de carrefours de différentes pratiques, à la fois urbains et ruraux, fréquentés par les populations en situation de logements non ordinaire et ordinaire. Ce faisant, on parvient à saisir l'inscription de ces pratiques résidentielles « mobiles » dans le cadre des parcours biographiques, et à éclairer les fonctions que celles-ci jouent à différents moments de la vie.

Bibliographie

- Agier M. (dir.), 2014, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte.
- Arru A., Ehmer J., Ramella F. (dir.), 2001, *Migrazioni*, Bologne, Società Editrice Il Mulino (*Quaderni storici*, 106).
- Ascaride G., Condro S. (dir.), 2001, *La ville précaire : les isolés du centre-ville de Marseille*, Paris, L'Harmattan.
- Baily Samuel L., 1999, *Immigrants in the Lands of Promise. Italians in Buenos Aires and New York City 1870-1914*, Ithaca, Cornell University Press.
- Barrère C., Lévy-Vroelant C. (dir.), 2012, *Hôtels meublés à Paris, enquête sur une mémoire de l'immigration*, Paris, Éditions Créaphis.
- Bottin J., Calabi D. (dir.), 1999, *Les étrangers dans la ville : minorités et espace urbain du bas Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Cerutti S., 2012, *Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime*, Paris, Bayard.
- Cerutti S., Descimon R., Prak M. (dir.), 1995, *Cittadinanze*, Bologne, Società Editrice Il Mulino (*Quaderni storici*, 89).
- Dorai K., Hily M.-A., 2004, « Du champ migratoire aux circulations : une lecture des migrations internationales », *Géographes associés*, 29, p. 19-26.
- Elias N., Scotson J. L., 1997, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard (1^{re} éd. en anglais, 1965).
- Eve M., 2001, « Una sociologia degli altri e un'altra sociologia : la tradizione di studio sull'immigrazione », in A. Arru, J. Ehmer, F. Ramella (dir.), *Migrazioni*, Bologne, Società Editrice Il Mulino (*Quaderni storici*, 106), p. 233-259.
- Eve M., 2011, « Established and outsiders in the migration process », *Cambio*, 2 [http://www.fupress.net/index.php/cambio/article/view/19478].
- Farcy J.-C., Faure A., 2003, *La mobilité d'une génération de Français. Recherche sur les migrations vers et dans Paris à la fin du XIX^e siècle*, Paris, INED.
- Faure A., Lévy-Vroelant C., 2007, *Une chambre en ville. Hôtels meublés et garnis parisiens 1860-1990*, Paris, Éditions Créaphis.
- Grafmeyer Y., Joseph I. (dir.), 1979, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éditions du Champ Urbain (rééd. 1990).

- Hoerder D., Page Moch L. (dir.), 1996, *European Migrants. Global and Local Perspectives*, Boston, Northeastern University Press.
- Imbert C., Dubucs H., Dureau F., Giroud M. (dir.), 2014, *D'une métropole à l'autre. Pratiques urbaines et circulations dans l'espace européen*, Paris, Armand Colin.
- Kaiser W. (dir.), 2014, *La loge et le fondouk. Les dimensions spatiales des pratiques marchandes en Méditerranée. Moyen Âge – Époque moderne*, Paris, Karthala-MMSH.
- Lefebvre H., 1974, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Lepetit B., 1996, «La ville : cadre, objet, sujet», *Enquête*, 4, p. 11-34 [<https://journals.openedition.org/enquete/663>].
- Lepetit B., 1999, «Proposition et avertissement», in J. Bottin, D. Calabi (dir.), *Les étrangers dans la ville. Minorités et espaces urbains du Moyen Âge à l'Époque moderne*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 11-15.
- Lévy-Vroelant C. (dir.), 2000, *Logements de passage. Formes, normes, expériences*, Paris, L'Harmattan.
- Lévy-Vroelant C., 2003, « Les avatars de la ville passagère », *Annales de la recherche urbaine*, 94, p. 96-106.
- Lévy-Vroelant C., 2004, «Le logement des migrants en France du milieu du 19^e siècle à nos jours», *Historiens et Géographes*, 385, p. 147-165.
- Lucassen J., Lucassen L. (dir.), 2005, *Migration, Migration History, History. Old Paradigms and New Perspectives*, Bruxelles, Peter Lang.
- Rainhorn J., 2005, *Paris, New York : des migrants italiens, années 1880-années 1930*, Paris, CNRS Éditions.
- Ramella F., 2013, « Sulla diversità della famiglia immigrata. Note intorno a un dibattito americano sul vantaggio scolastico delle ragazze di seconda generazione », *Quaderni storici*, 142, p. 197-221.
- Roche D. (dir.), 2000, *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris (fin XVIII^e-début XIX^e siècle)*, Paris, Fayard.
- Werbner P., 1990, *The Migration Process: Capital, Gifts and Offerings among British Pakistanis*, Londres, Bloomsbury.

1

PARTIE 1

Logeurs et logés

Habitat temporaire et ressources locales Les locataires « à la nuit » du quartier des Grands Carmes (Marseille, 1756-1768)

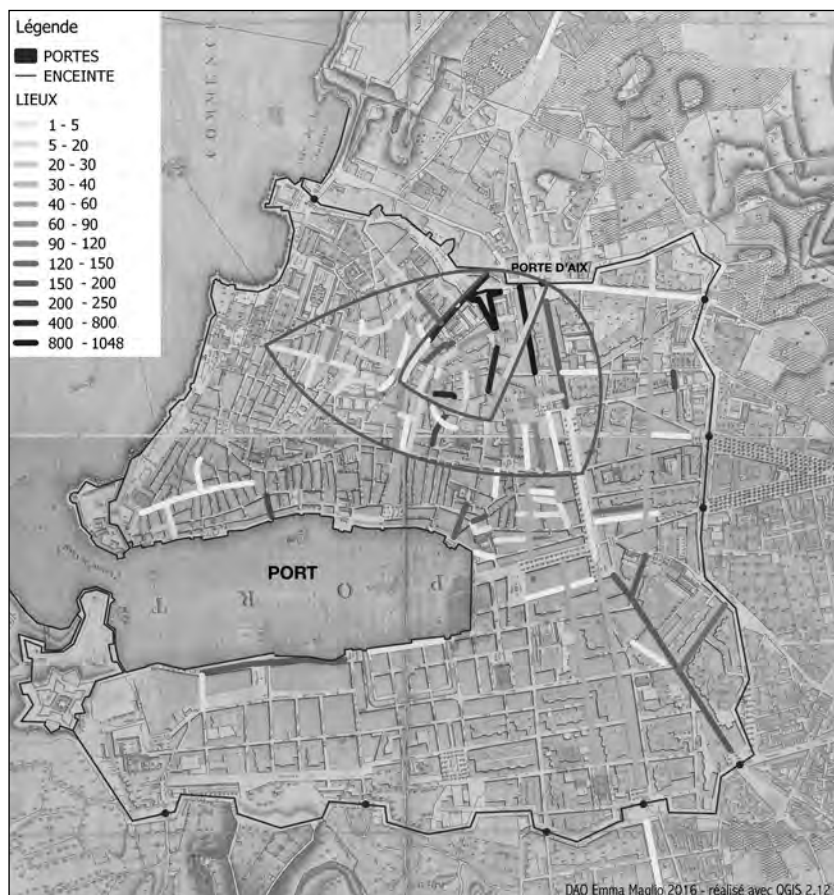
Trois décennies de recherches historiques ont largement érodé le topos de la cité moderne, confinée dans sa muraille¹. Libres ou contraintes, régionales ou plus lointaines, les migrations façonnent les sociétés européennes d'Ancien Régime. Grand port méditerranéen, Marseille fait l'objet, au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, d'un accroissement très important de son attractivité : la part de non-natifs dans les registres de mariage double entre la fin du XVII^e siècle (25 %) et le milieu du XVIII^e siècle (48,1 %)². Pendant toute la seconde moitié du siècle, actes de mariage, testaments, recensements et registres d'hôtel révolutionnaires, archives des hôpitaux³, etc., permettent d'estimer les non-natifs à près de la moitié de la population urbaine : « se dessine l'ouverture progressive de Marseille au XVIII^e siècle, ce n'est pas encore une révolution, mais dans cette évolution, les régions alpines, de part et d'autre de la montagne, tiennent une place importante⁴ ». Grâce au recensement de 1793, on apprend par ailleurs qu'ils composent la grande majorité (80 à 90 %) des salariés de la ville. Au cœur de la reconstruction de la démographie urbaine après la peste de 1720, l'importance de ces flux migratoires pose la question cruciale des modalités d'accès aux ressources urbaines (travail, logement, charité, etc.). Corporations, confréries et autres corps organisés ont permis de mettre au jour des institutions par lesquelles les individus se stabilisent dans la ville. Si l'accès aux droits d'appartenance repose certes largement sur des réseaux d'interconnaissance, ces institutions n'en monopolisent pas la distribution, notamment pour les gens de passage. Et il semble qu'il faille considérer le rôle de l'habitat dans ces processus d'acquisition d'un « *local knowledge* » permettant aux nouveaux arrivants de survivre en ville⁵.

Outre les auberges et hôtels accueillant des catégories de personnes aux revenus plus confortables, la pratique la plus courante reste de louer un couchage dans une chambre/maison garnie. Pour l'époque moderne, le cas des garnis parisiens est sans doute celui qui a été le mieux travaillé, dans le cadre de la vaste enquête collective dirigée par Daniel Roche⁶. Alors que les garnis et meublés marseillais ont été bien étudiés pour la période révolutionnaire et l'époque contemporaine⁷, aucune enquête n'a été menée sur l'époque moderne. Des registres existent pourtant et nous avons choisi de consacrer notre enquête au plus ancien qui, de 1756 à 1768, recense les déclarations des personnes louant des chambres garnies « à la nuit » à Marseille⁸. Il se présente sous la forme d'un volume relié de 456 folios, comptant généralement un logeur par page, et détaillant la liste chronologique des quelque 9 320 locataires reçus sur la période. Cette source a l'intérêt d'offrir une variété de données assez importante, tant sur les locataires que les logeurs ou les propriétaires des maisons. Concernant les locataires auxquels nous allons principalement nous intéresser ici, nous disposons de leur lieu de résidence à Marseille, nom, prénom, genre, provenance géographique et condition sociale⁹ ainsi que la date à laquelle ils ont été enregistrés. Essentielle, cette dernière donnée permet de voir le nombre de locataires présents simultanément dans la maison et ainsi d'étudier les liens entre colocataires. De plus, cette source a l'avantage de couvrir une période relativement longue (12 ans) et nous donne à voir les déplacements d'un échantillon significatif d'individus (200 personnes) à travers les maisons garnies de la ville, ainsi que l'évolution de leur situation socioprofessionnelle.

Permettant de croiser les facteurs « origine géographique », « résidence » et « condition », ce registre permet d'interroger le rôle du garni dans l'accès aux ressources locales des populations mobiles. Après avoir décrit la zone d'enquête – le quartier des Grands Carmes – et les spécificités de l'économie de l'accueil qui s'y est développée, nous nous attarderons ensuite sur les logiques de regroupement des gens de passage dans les garnis du quartier. Enfin, nous interrogerons le rôle du garni dans l'accès à deux ressources locales fondamentales : le travail et la charité.

Les grands Carmes, un quartier configuré par les mobilités

Plutôt que de considérer cette source comme un instantané des flux migratoires, nous avons décidé de nous intéresser aux liens qu'elle dessine entre l'inscription, même temporaire, dans un territoire et l'accès aux droits à la ville. Pour ce faire, il convient d'observer le phénomène dans une zone circonscrite. Or, la source en dessinait une par elle-même (Fig. 1).



27

Fig. 1 – Répartition par rue des locataires de garnis sur l'ensemble de la période (1756-1768).

Sur cette reconstitution cartographique, on peut logiquement observer la localisation des garnis dans les rues qui jouxtent les principales portes de la ville : les portes d'Aubagne et de Notre-Dame-du-Mont au sud et, la porte d'Aix au nord, le principal point d'entrée dans la ville. On voit nettement la forte propagation des garnis dans la zone septentrionale de la vieille ville, sans accès direct au port, et leur distribution en forme de halo, dont la densité diminue à mesure qu'il s'éloigne de sa source : la porte d'Aix. Au plus près de cette dernière, une hyperconcentration nettement visible est organisée autour des cinq rues accueillant le plus de locataires sur l'ensemble de la période. Cette zone constitue le cadre de cette enquête. Ces quelques rues contiguës et le petit entrelacs de ruelles qu'elles configurent accueillent 51,8 % des locataires enregistrés à Marseille sur la période. Plus restreinte que les subdivisions administratives ou ecclésiastiques de l'espace urbain, il a fallu nommer cet espace d'accueil dessiné par la source : les Grands Carmes, du nom de l'église qui en est au cœur et du quartier actuel.

Aussi frappante qu'apparaisse cette concentration, les effectifs moyens semblent relativement restreints, avec 400 locataires par an environ. Cependant, on peut légitimement douter de la fiabilité de ces résultats, tant la source fait état de variations importantes. Si l'on considère les résultats pour l'ensemble de la ville, on observe le décalage massif existant entre 1757 – première année complète d'enregistrement – et 1767 – la dernière. L'effectif des locataires est quasiment divisé par 6 (de 2 238 à 389) et celui des logeurs par 3,5 (de 140 à 40). Alors qu'on pourrait de prime abord penser qu'ils témoignent d'un soudain essoufflement de l'économie de l'accueil et du flux de mobilités en direction de la ville, il semble en fait que les résultats soient bien davantage le témoin du délitement progressif de l'appareil de contrôle. Grâce aux dates d'enregistrement, on observe en effet la diminution aussi nette que régulière du nombre de déclarations¹⁰. Ainsi, mieux que la moyenne des enregistrements, les effectifs de 1757 semblent refléter le plus fidèlement la réalité de l'accueil. Le nombre de logeurs déclarés permet tout d'abord d'éclairer le degré d'attractivité de la ville. Les 140 garnis déclarés en 1757 paraissent bien peu de chose à côté des 2 109 garnis recensés à Paris vingt ans plus tôt. Néanmoins, rapporté à la population totale, le nombre de garnis par habitant à Marseille (2 garnis/1 000 hab.) représente tout de même la moitié du taux parisien (4 garnis/1 000 hab.). Si ces chiffres, à valeur indicative, signalent bien le décalage entre l'attractivité d'une capitale européenne de premier ordre et celle d'un port de commerce, certes dynamique, mais de rang régional, ils confirment la vigueur des flux dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle. Ensuite, les 1 230 locataires enregistrés en 1757 dans le quartier des Grands Carmes rendent plus palpable l'effervescence d'un quartier marqué par la mobilité. Si l'on extrapole ce résultat aux douze années du registre, on obtient non plus 4 823 mais 14 760 locataires.

Cette forte concentration de locataires se traduit par l'organisation d'un marché spécifique de l'accueil marqué, tout d'abord, par un taux d'occupation élevé. Réunissant seulement le quart des logeurs de la ville, les garnis des Grands Carmes accueillent plus de la moitié des locataires, soit un taux d'occupation deux fois supérieur à celui du reste de la ville. Outre une clientèle plus abondante du fait de son positionnement, les logeurs de cette zone disposent ainsi de capacités matérielles d'accueil plus importantes, supposant une plus grande professionnalisation du secteur. Le cas de Paul Chaumas est à ce titre frappant ; logeur à la rue des Chapeliers, il accueille quelque 583 locataires en dix années d'activité (1756-1766). Habitat du temporaire, ces garnis doivent en outre être à même de supporter la très forte rotation de leurs effectifs. Quoique la faillibilité de la source masque sans doute de nombreuses trajectoires, on note que 95,6 % des locataires ne sont inscrits qu'une fois dans le registre. Il ne faut pour autant pas imaginer que le quartier n'est qu'une étape vers

l'inclusion dans la ville ou, à l'inverse, le lieu d'une exclusion de masse des nouveaux arrivants. Le caractère temporaire n'est pas nécessairement subi mais est une part constitutive du mode de vie ou de l'organisation de l'activité des personnes mobiles¹¹. Ainsi, la ville moderne ou contemporaine ne retient qu'une faible part de ceux qu'elle attire¹². Enfin, il est tout à fait notable que la structure même de la propriété immobilière dans la zone soit partiellement déterminée par cette économie. La source permet en effet d'observer que les trois quarts des logeurs, propriétaires de la maison qu'ils louent, sont installés dans les Grands Carmes, où ils représentent plus du cinquième des logeurs, alors que leur présence est anecdotique dans le reste de la ville (2,9 %). Ainsi, outre l'hyperconcentration que dessine la source, on voit que cette subdivision de l'espace urbain se distingue aussi par une intégration forte de l'économie de l'accueil.

Autre traduction du statut spécifique de cet espace, certaines de ses rues restent célèbres par la mauvaise réputation dont elles semblaient jouir à l'époque. Désormais largement détruites à la suite du percement de la rue Impériale (actuelle rue de la République), il faut imaginer un dédale de ruelles escaladant une butte, dont l'une des principales, la rue de l'Échelle, est un escalier qui aurait inspiré la frayeur de « la classe bourgeoise ». À son propos, A. Bouyala d'Arnaud, érudit marseillais, écrit :

29

« Après la peste (1720), la rue de l'Échelle présenta un aspect encore plus sordide qu'auparavant. Une boue continuelle, mêlée de paille fétide et de vermine, couvrait le sol. Des poutres transversales soutenaient les murs crevassés. Des haillons séchaient aux lézardes qui remplaçaient les fenêtres et s'agrandissaient chaque jour par la chute des pierres. La lèpre couvrait les visages. Les truands, sortis de cet enfer, se répandaient journellement dans la ville pour mendier, se plaçant sur les promenades, au coin des rues les plus fréquentées, aux portes des salles de spectacles et des églises. [...] Au coucher du soleil, les truands regagnaient leurs bouges de la rue de l'Échelle. Alors chacun enlevait son masque : les aveugles recouvraient la vue, les boiteux et les paralytiques accrochaient leurs béquilles aux clous enfoncés dans les murs, et tous se vautraient dans la fange. »¹³

Ne disposant pas d'informations à propos des documents sur lesquels s'appuient ces descriptions, il est difficile de cerner l'origine d'un discours dont on ne peut nier la dimension subjective. Néanmoins, le schéma narratif de la Cour des Miracles¹⁴ explicitement convoqué par l'auteur nous pousse évidemment à manier ces données avec grande prudence en nous contentant de supposer que la zone n'était sans doute pas la promenade la plus prisée des Marseillais.